

Dictionnaire des mouvements sociaux

sous la direction de

Olivier Fillieule

Lilian Mathieu

Cécile Péchu

CONSÉQUENCES BIOGRAPHIQUES DE L'ENGAGEMENT

La sociologie du militantisme s'en est longtemps tenue à la question de l'enrôlement plutôt qu'à celles du maintien de l'engagement ou de son déclin. Les spécialistes de la socialisation politique sont les premiers à s'y être intéressés à partir d'une interrogation sur le devenir des étudiants contestataires des années 1960. De là, les recherches se sont progressivement orientées vers des questionnements propres à la sociologie du militantisme.

LES PREMIÈRES ENQUÊTES SUR LE DEVENIR DES MILITANTS

L'on recense une cinquantaine de publications visant à évaluer les conséquences biographiques de l'engagement militant (McAdam, 1999 ; Fillieule, 2005). Toutes portent, entre dix et vingt ans après le déclin du *Movement*, sur le devenir des ex-activistes. Elles reposent très largement sur des enquêtes par questionnaires, plus rarement assorties d'un volet qualitatif. Les stratégies de recherche déployées se distinguent par les modalités de constitution de l'échantillon, le caractère réitéré ou non de l'enquête et l'éventuelle constitution de groupes de contrôle.

Parmi les premiers, Nelson Demerath se penche sur le devenir des activistes du mouvement des droits civiques aux États-Unis. Débutée en 1965, sa recherche porte initialement sur 223 volontaires ayant pris part à la mobilisation autour de l'inscription des Noirs sur les listes électorales lancées par Martin Luther King. La recherche repose sur la comparaison des réponses à un premier questionnaire passé juste avant le début de la campagne et une seconde vague à la fin de l'été. Par ailleurs, un

groupe de 1 288 étudiants de l'université du Wisconsin à qui le même questionnaire a été administré deux mois auparavant sert de groupe de contrôle. En 1969, 40 de ces militants sont à nouveau interviewés, par téléphone (Demerath *et al.*, 1971). De son côté, James Fendrich entame en Floride une enquête à double détente en 1971 auprès d'activistes blancs et en 1973 auprès de militants noirs mobilisés pour l'admission des personnes de couleur dans les cafétérias. Il établit par ailleurs deux groupes de contrôle constitués des leaders étudiants et d'un échantillon aléatoire de Blancs et de Noirs n'ayant pas pris part au mouvement. Au total, il travaille sur un ensemble de 95 questionnaires. Cette première vague d'enquête est suivie, en 1986 pour les Blancs, et en 1988 pour les Noirs, par une seconde vague touchant 88 personnes (Fendrich, 1993).

Dans une logique assez proche de celle de Demerath, Doug McAdam étudie au début des années 1980 le projet *Freedom Summer* de 1964, destiné à mobiliser des étudiants blancs pour une campagne d'inscription sur les listes électorales dans le Sud (McAdam, 1988). L'enquête repose sur les dossiers remplis avant l'été par les candidats étudiants, parmi lesquels certains participeront effectivement alors que d'autres, acceptés, feront défection. À partir des données contenues dans les dossiers, l'auteur parvient à retrouver 73 % des *no-shows* et 53 % des volontaires. Un questionnaire postal leur est adressé, combiné à une campagne d'entretiens auprès de 48 personnes. Jack Whalen et Richard Flacks se sont de leur côté intéressés au mouvement d'opposition à la guerre du Vietnam. Plus précisément, ils partent de l'incendie d'une banque par des membres du groupe *Santa Barbara 19* en 1970. 25 personnes sont alors arrêtées. C'est à partir de ce noyau d'« ex-activistes » que Flacks démarre une enquête en 1979, sachant que la plupart furent ses étudiants. Il s'entretient avec les 11 personnes condamnées en 1982 pour l'incendie de la banque et 8 autres

activistes. Par ailleurs, un groupe de contrôle composé d'étudiants à l'époque non politisés est également interrogé. En 1980, Whalen réalise une seconde vague d'entretiens pour sa thèse. 17 des activistes et 15 des non-activistes déjà interrogés en 1979 le sont à nouveau. Suit une troisième vague en 1983, puis une quatrième en 1987-1988, menée auprès de la quasi-totalité de l'échantillon. Dans un beau livre publié en 1989, une synthèse finale de la recherche est proposée (Whalen et Flacks, 1989).

LES MÉTHODES DE RECHERCHE

Ces quatre exemples ne résument pas à eux seuls l'ensemble des stratégies mises en œuvre pour répondre à la question du devenir des activistes des années 1960. Mais ils suffisent à apprécier les forces et les faiblesses de cette littérature. Plusieurs questions de méthode se posent en effet.

Celle, en premier lieu du moment. La plupart des enquêtes ont été menées au climax du radicalisme de gauche, si bien qu'il est difficile de décider du poids respectif d'un effet de période ou de génération. C'est tout particulièrement le cas des résultats établis par Demerath et Fendrich, lequel montre cependant, avec sa dernière vague réalisée en 1986-1988, en pleine euphorie reaganienne, que l'effet de génération demeure, toutes choses étant égales par ailleurs (Fendrich, 1993).

En deuxième lieu, se pose la question de la comparaison des échantillons dans le temps et dans l'espace. Les recherches reposant sur la mise en rapport de groupes d'ex-activistes avec des non-activistes sont seules à même d'aller au-delà de simples corrélations. Aussi bien, la prise en compte des degrés d'engagement, et de la nature des expériences vécues apporte un élément précieux. De ce point de vue, les recherches de Whalen, Flacks et McAdam sont

exemplaires. Il reste que tous ces travaux portent sur la participation à un mouvement qui n'existe plus au moment de l'enquête. Il n'est donc pas possible de rapporter les propriétés et les trajectoires de ceux qui partent à celles de ceux qui demeurent engagés comme cela a pu être fait dans des recherches plus récentes (Fillieule et Broqua, 2005). Toujours dans la même optique, il faut souligner que les travaux qui disposent de données permettant de mettre en rapport les caractéristiques et les opinions des individus avant et après l'engagement sont sans doute les plus riches et les plus convaincantes. C'est le cas notamment des travaux de Demerath, Marwell et McAdam, uniques sur ce point. « La procédure usuelle », écrit à ce propos McAdam, « a consisté à rassembler de l'information contemporaine sur les ex-activistes et ensuite d'inférer les effets de la participation à partir de ces données. Mais à défaut de disposer d'informations antérieures sur le sujet, il est difficile de déterminer l'étendue et la signification des changements provoqués par la participation » (McAdam, 1999).

Enfin, dans la littérature, il est possible de distinguer deux générations de travaux : d'un côté, les enquêtes reposant essentiellement sur une approche statistique et, de l'autre, les recherches associant analyse statistique et approche biographique. Dans l'introduction à leur ouvrage, Whalen et Flacks soulignent justement que le recours au récit de vie est le seul moyen de pouvoir approcher la façon dont l'engagement avait pu être vécu dans le passé et de tenir compte de l'ordre dans lequel se déroule le désengagement. Ce faisant, ils se placent dans une perspective proche de l'interactionnisme symbolique, piste aujourd'hui largement empruntée par la littérature sur le militantisme.

Ainsi, et malgré leur divergence de méthode, il est frappant de noter que les recherches sur les conséquences biographiques de l'engagement tombent généralement d'accord sur au moins trois

éléments. Les effets à long terme de l'activisme, les facteurs déterminants du processus de désengagement et enfin une typologie similaire des modes de sortie et des formes de reconversion.

Toutes les enquêtes s'accordent pour souligner que les trajectoires de vie sont sensiblement infléchies par le passage par l'activisme, et cela dans trois domaines principalement : la participation politique, la vie de famille et la vie professionnelle. En matière de participation politique et d'orientation idéologique, les ex-activistes ont toutes les chances d'être durablement marqués à gauche et d'être plus souvent que les non-engagés intéressés par la politique et actifs. La vie de famille des ex-activistes est marquée par un retardement de l'entrée dans la vie adulte et dans les rôles qui y sont associés et une plus grande instabilité des couples, avec un taux de divorce toujours plus élevé que dans les groupes de contrôle. Enfin, en matière professionnelle, les cursus scolaires sont plus souvent que la moyenne interrompus avant terme ou abrégés ; les métiers exercés se concentrent dans les secteurs de l'aide sociale et les professions intellectuelles moyennes ou supérieures, y compris le pastorat ou la prêtrise pour les anciens membres du mouvement des droits civiques ; en conséquence, les revenus sont relativement peu élevés. Les carrières sont également marquées par une plus grande instabilité professionnelle, due notamment à l'entrée tardive dans la vie active et aux plus fréquents changements d'emplois. Ces éléments permettent à Fendrich d'analyser les ex comme formant une « unité générationnelle », au sens de Mannheim, ce que vient confirmer McAdam, lorsqu'il montre que les risques liés au *Freedom Summer* ont sans doute contribué largement à faire de cet été une expérience « inoubliable » pour les participants. Autrement dit, l'inflexion éventuelle des trajectoires doit être rapportée à la nature de l'expérience militante, la carrière morale des individus ayant, encore une fois, toutes les chances

d'être plus ou moins profondément marquée selon la durée et de l'intensité de l'engagement.

DÉSENGAGEMENT ET RECONVERSION DES MILITANTS

Reste qu'il est difficile d'établir si le militantisme a produit une réorientation des trajectoires ou si, au contraire, c'est en vertu des mêmes dispositions initiales que les individus étudiés militent, ont un rapport plus distancié à la famille et au mariage, choisissent enfin plutôt telle profession que telle autre. La seule certitude en la matière est seulement que les choix de carrière qui n'entrent pas en contradiction avec une disposition militante ont toutes les chances d'être corrélés au maintien de l'engagement. Ce dernier point nous amène à la question de l'imbrication des facteurs pouvant conduire au désengagement. Pour y répondre, il faut se tourner vers la seconde génération de recherches pour trouver une réflexion sur le processus de la défection.

Pour Whalen et Flacks (1989), la première cause du reflux militant dans les années 1960 tient à un changement de climat politique. La guerre du Vietnam s'achève alors que la répression du mouvement s'intensifie. Un tel contexte pousse à une réappréciation des chances de succès aussi bien que du coût de l'engagement. Plus précisément, il devient de plus en plus difficile pour les jeunes activistes de ne pas se poser la question de leur avenir professionnel. À ces facteurs externes, les deux sociologues ajoutent l'idée que le mouvement n'aurait pas su conserver et entretenir la flamme des militants du fait même de son organisation. Selon eux, les activistes étaient en même temps pris dans une certaine forme de vie communautaire qui rendait très difficile de se protéger du surengagement. Or, si dans un premier temps, la force des liens communautaires avait pu constituer le ciment de la cohésion

militante, elle finissait par générer des tensions fortes et par pousser à la défection.

Quant aux logiques propres aux trajectoires postmilitantes des ex-activistes, si les enquêtes statistiques indiquent une spécificité des parcours de vie, l'analyse biographique permet d'aller plus loin dans leur caractérisation en s'attachant moins au point d'arrivée qu'aux voies qui y mènent. Dans un contexte de resserrement du champ des possibles politiques, les ex vont emprunter quatre types de parcours dans les années 1970. Si une minorité choisit le retrait pur et simple et rentre dans le rang, la plupart vont chercher à concilier leurs convictions politiques et la recherche d'un avenir. Certains, d'abord, vont se tourner vers les aspects introspectifs du mouvement et développer, qui le sentiment religieux, qui les modes de vie alternatifs, lesquels permettent de préserver les aspirations personnelles et les convictions politiques. Pour d'autres, la poursuite de projets professionnels se fait le plus possible en accord avec les convictions militantes, d'où l'importance des professions liées au travail social et plus généralement à toutes les formes de magistère moral. D'autres encore, qui ne souhaitent pas renoncer à la lutte, font porter leurs efforts soit sur la création de petits partis radicaux, soit sur le développement d'institutions alternatives (journaux *underground*, radios locales, associations), ce qui permet le reclassement professionnel sans renoncer aux convictions militantes. Aussi bien, certains cherchent à politiser la profession qu'ils embrassent, par exemple par la création de syndicats rouges, mais aussi par l'« invention » de la sociologie des mouvements sociaux. Autant de phénomènes qu'illustrent bien, en France, le destin des « french doctors », qui, après 1968, se lancent dans l'humanitaire (Dauvin et Siméant, 2002).

La recherche s'étant concentrée sur les mouvements des droits civiques et d'opposition à la guerre du Vietnam, cela explique sans

doute en partie la concordance étonnante de leurs conclusions. Mais sans doute pas entièrement comme semblent l'indiquer des travaux plus récents (Fillieule et Bennani-Chraïbi, 2003 ; Fillieule, 2005). La focalisation sur les années 1950 et 1960 a par ailleurs l'avantage d'avoir permis de réfléchir aux questions des cycles de mobilisation, de la transmission et de l'évolution des répertoires d'action et des savoir-faire militants. De ce point de vue, la gauche américaine, telle qu'elle s'est formée et structurée dans les années 1960, a fonctionné comme une agence de « développement éthique » en formant politiquement des groupes d'individus qui porteront ultérieurement les causes des années 1970 et 1980. C'est cette génération d'ex qui s'est opposée à l'administration Reagan et qui, aujourd'hui, constitue largement l'encadrement du mouvement altermondialiste.

Olivier FILLIEULE

Renvois :

Carrière militante, Cycle de mobilisation, Désengagement, Effets de génération, Répertoire d'action, Réussite et échec des mouvements sociaux, Socialisation politique.

Bibliographie :

DAUVIN (Pascal) et SIMÉANT (Johanna), *Le Travail humanitaire. Les acteurs des ONG, du siège au terrain*, Paris, Presses de Sciences Po, 2002.

DEMÉRATH (Nelson J.), MARWELL (Gerard) et AIKEN (Marc T.), *Dynamics of Idealism*, San Francisco (Calif.), Jossey-Bass, 1971.

FENDRICH (James M.), *Ideal Citizens. The Legacy of the Civil Rights Movement*, Albany (N. Y.), State University of New York, 1993.

FILLIEULE (Olivier) et BENNANI-CHRAÏBI (Mounia), « *Exit, voice, loyalty* et bien d'autres choses encore », dans Mounia Bennani-Chraïbi et Olivier Fillieule (dir.), *Résistances et protestations dans les sociétés musulmanes*, Paris, Presses de Sciences Po, 2003, p. 43-126

FILLIEULE (Olivier) (dir.), *Le Désengagement militant*, Paris, Belin, 2005.

FILLIEULE (Olivier) et BROQUA (Christophe), « La défection dans deux associations de lutte contre le sida : Act Up et Aides » dans Olivier Fillieule (dir.), *Le Désengagement militant*, Paris, Belin, 2005, p. 189-229.

MCADAM (Doug), *Freedom Summer. The Idealists Revisited*, Oxford, Oxford University Press, 1988.

MCADAM (Doug), « The Biographical Impact of Activism », dans Marco Giugni, Doug McAdam et Charles Tilly (eds), *How Social Movements Matter*, Minneapolis (Minn.), University of Minnesota Press, 1999, p. 119-146.

WHALEN (Jack) et FLACKS (Richard), *Beyond the Barricades. The Sixties Generation Grows Up*, Philadelphie (Pa.), Temple University Press, 1989.

CONSOMMATION ENGAGÉE

Les pratiques de consommation peuvent devenir la cible ou le moyen de l'action collective de mouvements sociaux. C'est le cas quand ceux-ci ciblent des acteurs économiques ou quand ils tentent de faire des pratiques de consommation une forme de